

LES COMMUNAUTÉS AUTOCHTONES

À RAYONS
OUVERTS

HIVER 2021 — n° 107



BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE
ARCHIVES
NATIONALES
GRANDE
BIBLIOTHÈQUE

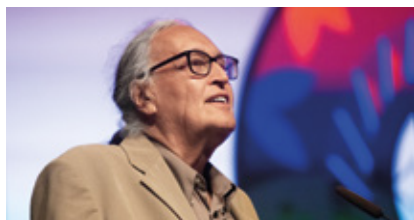




3 Mot du président-directeur général
Le nécessaire dialogue
entre les cultures

DOSSIER

Les communautés autochtones



4 Terres en vues et BANQ
Un partenariat fructueux
Entretien avec André Dudemaine

8 Dans les coulisses de
la médiation sociale

10 Les legs autochtones
Une part importante de
la culture québécoise

14 Le *Wild West Show*
de 1885 à Montréal
L'histoire en direct ?

18 L'Heure du conte en langues
autochtones à l'Espace Jeunes



20 À la rencontre de
Christine Sioui Wawanoloath

22 Jean-Charles Coutu,
un juge engagé auprès des communautés
autochtones du Nord-du-Québec

LA VIE DE BANQ



24 Nouvelle-France numérique
L'intelligence artificielle au service
de la recherche

25 *À l'abri de l'oubli* –
*Petit guide de conservation
des photographies numériques*

26 BANQ au temps de la COVID-19

27 Tendre la main au public
pendant le confinement

28 Initiatives en éducation
Démarches auprès de peuples
autochtones pour le projet NTNI

28 Les défis de la pandémie

RUBRIQUES

29 Comptes rendus de lecture

30 Cartographie

31 Le cabinet de curiosités

32 Coup d'œil sur les acquisitions
patrimoniales



ILLUSTRATIONS DE LA COUVERTURE : 1. *Levi Dumalik* [Les faiseurs de kayak], estampe, gravure sur pierre, 45 x 61 cm, Povungnituk, Société coopérative de Povungnituk, 1983. Détail.
2. *Natasha Kanapé Fontaine* lors de la soirée de poésie intitulée *Le Mississin dans mon rêve*, le 6 août 2012. Photo : Marc Saindon. Détail.
ERRATUM : À la p. 7 du n° 105 d'À rayons ouverts, la légende de la dernière photo doit se lire comme suit : « Bernard Weibrenner, conservateur, 17 novembre 1963 - août 1967 ».

RÉDACTRICES EN CHEF
Isabelle Crevier et Claire Séguin
CONCEPTION GRAPHIQUE ET PRODUCTION
Jean Corbeil
RÉVISION LINGUISTIQUE
Nicole Raymond

COMITÉ ÉDITORIAL
Daniel Chouinard, François David, Marie-Michelle
Hamel, Michèle Lefebvre, Benoit Migneault et
Nicole Raymond, avec la collaboration de
Marie-Pierre Gadoua

PHOTOGRAPHIES
Laura Beauchamp : p. 19 • Jean Corbeil : p. 26, 28 •
Michel Legendre : p. 3, 8 • Michèle McDonald : p. 6 •
Alvaro Pacheco : p. 18 • Jean-François Paré : p. 4 •
Pierre Perrault : p. 5 • Marc Saindon : p. 7 •
Christine Sioui Wawanoloath : p. 20, 21 •
Mikaël Theimer : p. 9 (en haut)

Cette publication est réalisée par Bibliothèque
et Archives nationales du Québec (BANQ). Nous
tenons à remercier les artistes, les ayants droit
ainsi que les entreprises et organismes qui ont
bien voulu nous permettre de reproduire leurs
œuvres et les documents.

La revue *À rayons ouverts* – *Chroniques de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec*
est publiée deux fois par année et distribuée
gratuitement à toute personne qui en fait la
demande. On peut se la procurer ou s'y abonner
en écrivant à aro@banq.qc.ca ou encore à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction de la recherche et de la diffusion
des collections patrimoniales
2275, rue Holt
Montréal (Québec) H2G 3H1

On peut consulter *À rayons ouverts* à banq.qc.ca.

Toute reproduction, même partielle, des
illustrations ou des articles publiés dans
ce numéro est strictement interdite sans
l'autorisation écrite de BANQ. Les demandes
de reproduction ou de traduction doivent être
acheminées à la rédaction.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

À moins d'avis contraire, les illustrations figurant
dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents
issus des collections de BANQ. Les légendes des
documents d'archives de l'institution comportent
la mention du centre où ils sont conservés et du
fonds dont ils font partie afin de permettre de les
retracer à l'aide d'Advitam. Tous les autres
documents de BANQ présentés dans la revue
peuvent être trouvés en consultant le catalogue.
Ces deux outils de recherche sont disponibles à
banq.qc.ca.

Tous les efforts ont été faits par BANQ
pour retrouver les détenteurs des droits des
documents reproduits dans ce numéro.
Les personnes possédant d'autres renseigne-
ments à ce propos sont priées de communiquer
avec le Secrétariat général et direction des
affaires juridiques de BANQ.

Ce document est imprimé sur du papier fabriqué
au Québec contenant 100 % de fibres recyclées
postindustrielles, certifié choix environnemental
ainsi que FSC Mixte à partir d'énergie biogaz.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021
ISSN 0835-8672 (imprimé)
ISSN 2560-788X (en ligne)

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec



Le nécessaire dialogue entre les cultures

Des voix auparavant tenues en marge retentissent aujourd'hui avec une force grandissante. Ce sont les voix des Abénakis, Algonquins, Atikamekw, Cris, Hurons-Wendat, Innus, Inuits, Malécites, Micmacs, Mohawks et Naskapis. Elles se joignent à celles des plus de 300 millions d'autochtones qui vivent sur tous les continents. Le silence a été déchiré partout, le silence, le déni, le rejet et tout ce qui structure le racisme et le colonialisme. Voici l'âge de la parole pour et par toutes et tous.

Chacun de ces peuples, par ses mots, sa trajectoire, ses légendes, sa culture, apporte sa couleur à l'extraordinaire fresque de la diversité humaine. Le fait autochtone au Québec n'est pas à l'écart de cette diversité. Elle en fait partie intrinsèquement. Cependant, ces différentes nations partagent un vécu commun, évoqué partiellement dans cette publication. Elles ont été cantonnées à une image d'Épinal dont le *Wild West Show*, décrit par Danielle Léger et Sylvain Rivard, est un exemple. Elles ont vu leurs langues frôler l'extinction pour aujourd'hui se les réapproprier progressivement, à travers des initiatives comme les heures du conte en inuktitut et en innu-aimun dont nous parlent Stéphanie Séguin et Sylvain Rivard.

Je salue ces voix qui mettent en lumière la riche contribution des Premiers Peuples à la vie sur ce vaste territoire où nous cohabitons. Cette contribution est faite, notamment, d'une connaissance approfondie de la géographie de ce pays qui a largement bénéficié à Jacques Cartier, comme nous le rappelle Alban Berson; d'une production artistique originale et foisonnante dont font partie les œuvres de Christine Sioui Wawanoloath; d'inventions pluriséculaires, voire millénaires, qui, à ce jour, continuent à nous servir, comme celles présentées par Michèle Lefebvre et Sylvain Rivard.

Si la convergence entre les peuples est essentielle à notre bien-être commun, elle n'est pas sans son lot d'enjeux complexes. Ces défis appellent à la délibération, à l'écoute et à la curiosité profonde, spirituelle et matérielle, envers l'autre. Comme l'expriment si bien Marie-Pierre Gadoua et Jeanne Painchaud, le partenariat est la clé pour bâtir des ponts. La culture et le patrimoine sont de ces lieux où peuvent et doivent se bâtir de tels ponts. C'est d'ailleurs dans cet esprit que s'est écrit ce numéro d'*À rayons ouverts*, dont je remercie chaleureusement tous les contributeurs et contributrices.

C'est également dans cet esprit de collaboration que se sont noués de fructueux partenariats, comme celui que Terres en vues a entretenu avec la Bibliothèque nationale, puis avec BANQ, depuis maintenant 25 ans. Au moment d'écrire ces lignes, BANQ, Les Offices jeunesse internationaux du Québec et Terres en vues se sont entendus pour offrir des bourses de résidence de création dans les espaces de BANQ à deux jeunes créateurs autochtones. Comme André Dudemaine le souligne dans les pages suivantes, la voie est tracée pour que BANQ et Terres en vues continuent de cheminer ensemble dans les années qui viennent.

Il y a à BANQ autant de documents, autant de personnes que d'opportunités d'enrichir le nécessaire dialogue entre les cultures. Tous ceux et celles qui souhaitent s'engager dans cette voie sont les bienvenus. ■



La culture et le patrimoine sont de ces lieux où peuvent et doivent se bâtir des ponts.

Terres en vues et BAnQ

UN PARTENARIAT

FRUCTUEUX

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ DUDEMAINE

par Jeanne Painchaud, chargée de projets, Grande Bibliothèque



M. Dudemaine, depuis de nombreuses années, vous êtes un ambassadeur des cultures autochtones. Expliquez-nous comment s'est amorcé le partenariat entre Terres en vues, son Festival international Présence autochtone et BAnQ.

Tout a commencé en 1996, bien avant la création de BAnQ. À l'époque, le Festival Présence autochtone existait déjà. L'organisme que nous avons créé en 1990, Terres en vues, avait tenu une première édition du Festival en 1991. Dès le départ, on y présentait des films, de la danse, du théâtre, des arts visuels, etc. Le festival se voulait déjà multidisciplinaire. Cinq ans plus tard, nous cherchions à souligner les 40 ans de la création des coopératives du Nouveau-Québec. Ces organismes sont très importants pour les communautés du Nord. Ils ont lancé l'exportation de sculptures inuites vers le Sud et, en sens inverse, ils voient à l'importation de produits et de denrées destinées aux magasins des différentes communautés nordiques.

Un artisan de la réconciliation

Membre fondateur de Terres en vues et directeur artistique du Festival international Présence autochtone, André Dudemaine se consacre depuis 30 ans au rayonnement de la culture des Premiers Peuples sous toutes ses formes. D'origine innue, M. Dudemaine est un « artisan de la réconciliation et du rapprochement interculturel¹ ». En 2017, l'Université de Montréal lui décerne un doctorat *honoris causa* afin de souligner ses réalisations exceptionnelles. Puis, en mai 2019, il reçoit le titre de Compagnon de l'Ordre des arts et des lettres du Québec.

1. Hommage rédigé par l'ethnologue Isabelle Picard, mai 2019 (<https://www.calq.gouv.qc.ca/actualites-et-publications/andre-dudemaineoalq-2019/>). Consulté le 30 octobre 2020.



En 1996, donc, nous avions pour projet d'organiser une exposition de sculptures inuites dans la métropole en collaboration avec la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec et c'est la Bibliothèque nationale qui nous a accueillis. Nous avons rencontré Geneviève Dubuc, qui était responsable de la programmation culturelle. Elle a accepté de présenter les sculptures dans la salle de lecture de la bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis à Montréal. Cette exposition a été une heureuse première collaboration et a ouvert le chemin à bien d'autres. Après l'ouverture de la Grande Bibliothèque en 2005, il était clair qu'il y avait une volonté, de part et d'autre, de continuer à tisser des liens et à mener des projets communs. Dès les premiers mois, l'exposition *Livres d'artistes - Images écrites des Premières Nations* a été présentée à l'initiative de Terres en vues.

Y a-t-il eu un moment clé dans la reconnaissance du Festival international Présence autochtone par le grand public ?

Ce moment est certainement lorsque nous avons célébré les 300 ans de la Grande Paix de Montréal, en 2001. Ladite Grande Paix a été signée en 1701 par le gouverneur de la Nouvelle-France, Louis-Hector de Callière, et les représentants de 39 nations autochtones. Cet épisode historique restait peu connu du grand public, bien que l'historien Gilles Havard eût publié un livre majeur sur le sujet quelques années plus tôt : cela a contribué à mieux faire connaître la Grande Paix auprès des férus d'histoire. Nous avons la volonté de célébrer le tricentenaire avec un événement d'envergure capable de marquer durablement les esprits. Nous nous sommes associés à Pointe-à-Callière - Musée d'histoire et d'archéologie de Montréal. ►

△ Exposition *Matshinanu - Nomades* présentée à la Grande Bibliothèque du 25 mai 2010 au 25 septembre 2011.



△ Membres de la troupe Artcirq ayant participé au film *Circus Without Borders*. Ce film a été présenté à la Grande Bibliothèque dans le cadre du Festival international Présence autochtone le 29 juillet 2015.

Puis le gouvernement du Québec a emboîté le pas à la Ville de Montréal et a apporté son soutien au projet. À cette époque, le maire Pierre Bourque était en poste et souhaitait que la Ville contribue au rayonnement des cultures autochtones. La commémoration a amené plusieurs retombées d'importance. Par exemple, le belvédère du mont Royal a été nommé en l'honneur du chef huron-wendat Kondiaronk, artisan de la Grande Paix. La Ville de Montréal a offert en cadeau d'anniversaire le Jardin des Premières Nations, un projet imaginé dès les débuts du Jardin botanique par Marie-Victorin, son fondateur, mais qui était resté en plan jusque-là.

Selon vous, quels ont été les événements qui ont marqué la longue collaboration entre Terres en vues et BANQ ?

Nous avons réalisé plusieurs expositions en partenariat au fil des années. Celle qui a eu le plus de retentissements est sans doute *Matshinanu – Nomades*, une exposition trilingue (innu, français et anglais) créée en 2010 à l'occasion des 20 ans du Festival international Présence autochtone. *Matshinanu* signifie « nomade » en innu. Les 17 photos de l'exposition, tirées en grande partie des fonds de BANQ, illustrent la vie d'un des derniers groupes nomades d'Amérique du Nord. On avait demandé à Joséphine Bacon, qui connaît

La Bibliothèque nationale, puis BANQ, ont contribué au rayonnement des cultures autochtones.



Société pour la diffusion de la culture autochtone

bien la tradition innue, d'en écrire les textes. Elle a fait des « haïkus innus », selon son expression, pour accompagner les photos. À l'époque, elle n'était pas encore connue comme écrivaine. Cette exposition représente sûrement un moment décisif dans sa vie de poète. Après la Grande Bibliothèque, *Matshinanu - Nomades* a été présentée dans de nombreux lieux au Québec et ailleurs au Canada, en plus de la Maison de l'UNESCO à Paris, en 2011, et du réputé Wilson Center à Washington en 2013.

Depuis plusieurs années, l'ouverture et la clôture du Festival international Présence autochtone ont lieu à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque, et des films et d'autres spectacles y sont présentés. Je me souviens d'une très belle soirée de poésie à laquelle participaient des femmes poètes autochtones, en 2012 : *Le Nitassinan¹ dans mon rêve*. Une des poètes invitées, Natasha Kanapé Fontaine, m'avait dit que cette soirée lui avait donné de l'assurance. Elle allait publier son premier recueil de poésie quelques mois plus tard.

Est-ce que Terres en vues a déjà fait don de certaines de ses archives à BANQ et comment voyez-vous notre collaboration dans le futur ?

Récemment, notre organisme a communiqué avec BANQ pour faire don de photographies des premières années du Festival, en plus d'affiches et de programmes. Les photos ont été prises par Robert Monderie, bien connu par ailleurs comme coréalisateur, avec Richard Desjardins, de documentaires comme *L'erreur boréale* et *Le peuple invisible*.

Pour un organisme comme le nôtre qui est « québéco-autochtone », ce type de dons va de soi, puisque nous sommes dans une démarche de rapprochement interculturel. Par ailleurs, pour une communauté autochtone qui a volonté que



ses droits soient reconnus, il se peut que l'idée de faire un don à BANQ, une institution émanant de l'État québécois, puisse soulever certaines craintes d'appropriation culturelle induite. Dans plusieurs musées américains, il existe des protocoles d'entente pour que les musées ne soient que les dépositaires de certains biens d'une communauté autochtone, comme s'il s'agissait d'une entente internationale. C'est une avenue que je recommande à BANQ d'explorer.

En ce qui concerne de futures collaborations, nous sommes reconnaissants envers tous les partenaires qui nous ont soutenus au fil des ans. Ils ont été des alliés précieux, comme Myra Cree, Arthur Lamothe et Richard Desjardins par exemple. Tous nous ont permis de grandir, et de devenir ce que nous sommes aujourd'hui. Les cultures autochtones rayonnent et c'est ce que nous voulons. La Bibliothèque nationale, puis BANQ, ont aussi contribué à ce rayonnement. Alors nous continuerons à cheminer, à discuter et à réaliser ensemble des projets inspirants et novateurs. ■

△ Natasha Kanapé Fontaine lors de la soirée de poésie intitulée *Le Nitassinan dans mon rêve*, le 6 août 2012.

1. *Nitassinan* signifie « notre terre » en innu.

DANS LES COULISSES DE LA MÉDIATION SOCIALE

par **Jeanne Painchaud**, chargée de projets,
et **Marie-Pierre Gadoua**¹, coordonnatrice à la programmation
et à la médiation sociale, Grande Bibliothèque

DOSSIER



◁ Kawennotas Sedalia Fazio lors d'un des lancements nationaux de l'initiative Parlons réconciliation, organisé par la Commission canadienne pour l'UNESCO à la Grande Bibliothèque, le 1^{er} mars 2018.

En ce qui a trait à la médiation auprès des autochtones, on remarque que les traditions des Premières Nations et des Inuits sont éloignées du concept des bibliothèques, même si les bibliothèques québécoises comptent de plus en plus de livres d'écrivains autochtones sur leurs rayons. La bibliothèque représente l'écriture, un concept plutôt européen, alors que les cultures autochtones valorisent d'abord l'oralité. Alors, comment tisser des liens ?

Le mandat de médiation sociale à BANQ est de créer des activités culturelles qui touchent, dans un esprit d'inclusion, différents publics. Il peut s'agir de communautés autochtones, mais aussi de nouveaux arrivants, de personnes en situation précaire, de personnes âgées ou d'autres groupes. À BANQ, plusieurs employés travaillent auprès de ces publics. Selon le cas, l'approche n'est pas la même. Le but, c'est de créer des liens.

Il y a différents types de gestes de médiation en bibliothèque. On peut par exemple organiser une première visite à la bibliothèque pour ceux qui n'ont jamais eu de contact avec celle-ci. On peut aussi favoriser la mixité sociale en provoquant des rencontres entre des gens de différents horizons. Enfin, on peut faire appel à certaines personnes afin qu'elles collaborent avec l'institution pour enrichir ses façons de faire. On constate que tous ces gestes transforment l'institution.

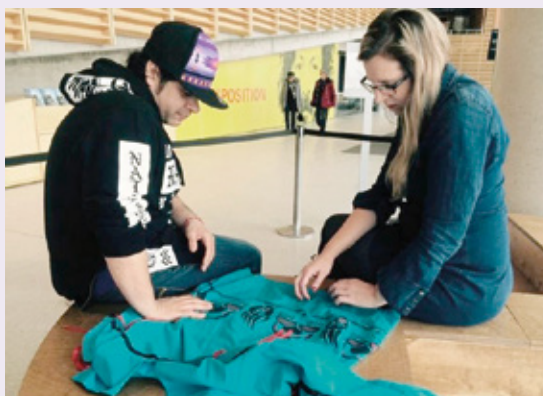
Il faut d'abord aller rencontrer les autochtones là où ils se trouvent, comme dans un Centre d'amitié autochtone. On pourra alors déterminer les besoins, les intérêts et les contraintes de la communauté, avant de tenir compte des besoins de la bibliothèque. Ensuite, on pourra accueillir des événements et des artistes autochtones. À la Bibliothèque nationale puis à BANQ, depuis 1996, le partenariat avec l'organisme Terres en vues et son Festival international Présence autochtone a été bénéfique (voir p. 4). Plus récemment, l'activité *Bibliothèque vivante* a permis à plusieurs usagers de la Grande Bibliothèque de rencontrer des autochtones, question de mieux se connaître de part et d'autre. Ainsi, des autochtones, devenus « livres humains » pour l'occasion, pouvaient être « empruntés » le temps d'une conversation portant sur leurs cultures, leurs identités et leurs visions du monde.

1. Marie-Pierre Gadoua est détentrice d'un doctorat en anthropologie et archéologie de l'Université McGill. Sa thèse porte sur la communauté inuite. Par ses expériences de travail, elle a constaté que les bibliothèques et les centres d'archives peuvent jouer un rôle important dans l'inclusion sociale des autochtones.



LE MOIS NATIONAL DE L'HISTOIRE AUTOCHTONE

En juin 2020, la programmation de BANQ soulignant le Mois national de l'histoire autochtone était très variée, quoique virtuelle à cause de la pandémie. Plusieurs unités ont mis l'épaule à la roue pour organiser des activités. Des heures du conte en langues autochtones ont été présentées en ligne. Dans l'esprit de l'initiative Parlons réconciliation, organisée par la Commission canadienne de l'UNESCO, BANQ a offert des soirées de ciné-causeries autochtones par webinaire, en partenariat avec Terres en vues et le Wapikoni mobile. Quatre auteurs autochtones ont été invités à se joindre à une activité virtuelle déjà existante : *De vive voix*. Une vidéo sur le chant de gorge a pu être réalisée. Le responsable du Salon du livre des Premières Nations a partagé son expertise sur l'un des blogues de BANQ. Aussi, une opération d'identification sur un album Flickr a été lancée; celle-ci a permis aux autochtones de nommer certains des leurs.



△ Échanges entre des étudiants du collège Jean-de-Brébeuf, des étudiants du collège Kiuna et des employés de BANQ au collège Kiuna d'Odanak, le 23 novembre 2018. Cette activité a été organisée dans le cadre de l'initiative Parlons réconciliation.

◁ Samuel Belivet Medrano en compagnie de Marie-Pierre Gadoua dans le cadre de la série *Bibliothèque vivante* à la Grande Bibliothèque en février 2017.

Le partenariat est la clé de toutes les activités à créer avec ces communautés. L'idée est de donner l'occasion aux autochtones de collaborer avec l'institution dans un processus de cocréation, en terrain partagé. Il faut apprendre à se parler et à dialoguer. En définitive, la médiation sociale est là pour bâtir des ponts entre une bibliothèque, son contenu et différents publics, notamment les communautés autochtones. ■



LES LEGS AUTOCHTONES

Une part importante de la culture québécoise

par **Michèle Lefebvre**, bibliothécaire à la Collection nationale, Grande Bibliothèque,
et **Sylvain Rivard**, artiste pluridisciplinaire spécialisé en art et culture des Premières Nations

L'identité québécoise doit beaucoup plus aux cultures autochtones qu'on ne le croit généralement. Notre langue, notre alimentation et nos remèdes, nos moyens de transport et même nos idées démocratiques et égalitaristes empruntent certains traits aux Premières Nations.

Les contacts sont fréquents et multiformes entre les peuples autochtones et les colons à l'époque de la Nouvelle-France. Les coureurs des bois vivent une partie de l'année en compagnie d'autochtones pour pratiquer la traite des

fourrures tandis que les habitants de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal côtoient ceux des villages autochtones situés à proximité. La population masculine d'origine européenne excédant de beaucoup sa contrepartie féminine, les unions mixtes ne sont pas inhabituelles. Tous les ingrédients sont présents pour favoriser un transfert culturel soutenu. Les capsules présentées dans ces pages visent à faire connaître certains de ces legs méconnus.

△ Marie-Madeleine Meshtokosho fabrique une paire de raquettes, entre 1949 et 1960. BAnQ Sept-Îles, fonds Pauline Laurin (P60, S1, SS2, P13). Photo : Pauline Laurin.

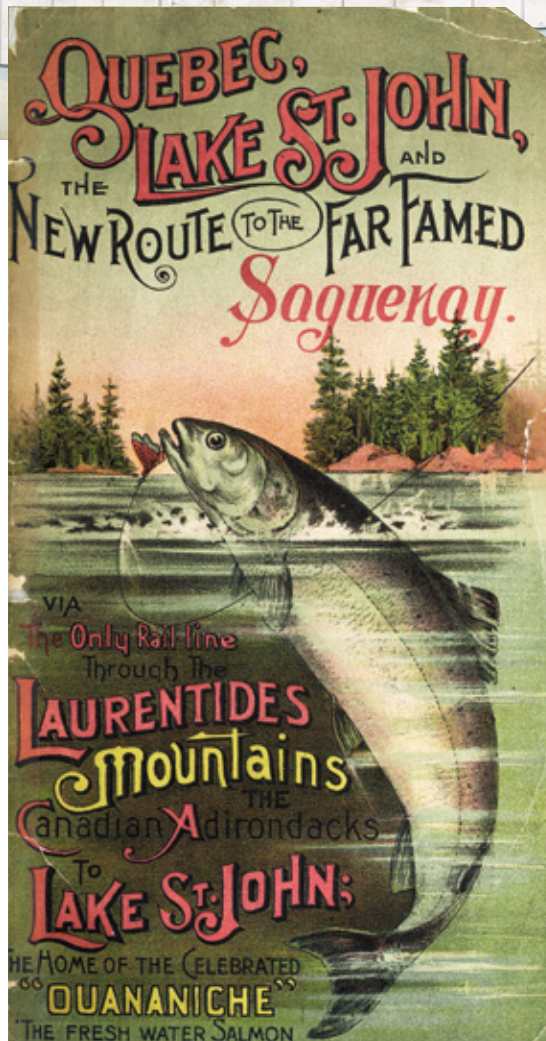


LANGUE

Comment nommer des lieux, des plantes, des animaux ou des objets qui n'existent pas en Europe ? La langue française a adopté, dans nombre de cas, des mots des langues autochtones pour les désigner. Le mot *kanata*¹ (iroquoien), signifiant village ou bourgade, devient Canada. Le mot Québec viendrait soit du mot anishinabemowin *kebec* (« là où c'est bouché », en référence au rétrécissement du fleuve devant Québec), soit du mot innu-aimun *kepec* (« Descendez »). Entre autres exemples de toponymes d'origine autochtone, on peut citer Gaspé (mi'kmaq), Cacouna (wolastoqey), Chicoutimi (innu-aimun), Hochelaga (iroquoien), Missisquoi (aln8ba8dwaw8gan), Abitibi (anishinabemowin) et Ottawa (nishnaabemwin).

En ce qui concerne la faune et la flore, qu'on pense seulement à l'atoca (wendat) et au pimbinia (anishinabemowin), au ouaouaron (wendat), au caribou (mi'kmaq), au carcajou et à la ouananiche (innu-aimun), à l'achigan et au maskinongé (algonquien)...

► Saviez-vous qu'à l'origine le mot « pichou » (chaussure traditionnelle de type mocassin) désignait un lynx dans les langues algiques ?



△ Village de Cakouna, 15 octobre 1868. BANQ Québec, fonds Ministère des Terres et Forêts (E21, S555, SS1, SSS23, PC.1).

◁ Edward Thomas Davies Chambers, *Quebec, Lake St. John and the New Route to the Far-famed Saguenay*, s. l., s. é., 1893?, page couverture.

1. Pour ce mot et les suivants, la langue d'origine est indiquée entre parenthèses.



△ Edmond-Joseph Massicotte, « Le thuya ou cèdre », *Le Monde illustré*, vol. 18, n° 892, 8 juin 1901, p. 85.

▷ Un Naskapi et sa tabagane à Fort Mackenzie, 1941. BAnQ Québec, fonds Ministère de la Culture et des Communications (E6, S9, P551). Photo : Paul Provencher.

REMÈDES

Les peuples autochtones, très proches de la nature, possèdent à l'arrivée des premiers Français une vaste connaissance des propriétés médicinales des plantes indigènes. Lors de l'hivernage de l'équipage de Jacques Cartier, un groupe iroquoien sauve un grand nombre de Français atteints du scorbut en leur faisant boire une tisane d'*annedda*, qu'on suppose aujourd'hui être du cèdre blanc.

De nos jours, on utilise encore, pour leurs effets thérapeutiques, plusieurs plantes dont les vertus ont été découvertes par les peuples autochtones, notamment le gingembre sauvage, le chanvre du Canada, le tilleul d'Amérique, la guimauve officinale et le sureau du Canada. Ce que nous appelons de la térébenthine était déjà préparé par les autochtones sous forme de baume concocté avec la résine du sapin baumier. L'approche homéopathique, encore d'actualité, aurait d'abord été utilisée par les peuples autochtones.

► Saviez-vous que la substance active de l'écorce de peuplier et de saule, utilisée en breuvage par les autochtones pour soulager les maux de tête, est très similaire à notre aspirine ?

L'identité québécoise doit beaucoup plus aux cultures autochtones qu'on ne le croit généralement.

VÊTEMENTS ET MOYENS DE TRANSPORT

L'été, les Québécois s'empressent d'aller faire du kayak (inuktitut) ou de pêcher en canot revêtus de leur anorak (inuktitut)... L'hiver, c'est le temps idéal pour chausser ses raquettes ou aller glisser en toboggan (anishinabemowin) bien au chaud dans son parka (inuktitut)... Ce qui relève aujourd'hui du loisir était autrefois une nécessité. Les colons européens ont grandement bénéficié du savoir-faire autochtone pour survivre dans leur nouvel environnement.

Les rares routes, en terre battue, devenaient impraticables par temps pluvieux. Dans un pays sillonné de rivières, on se déplaçait plutôt en canot d'écorce de bouleau de fabrication autochtone. Maniables et légers (idéaux pour les portages), mais pouvant contenir de lourdes charges, on les utilisait pour la chasse et la pêche, le commerce, la traite des fourrures ou l'exploration du continent.

Sur la neige, trois inventions autochtones, les raquettes, les traîneaux sur patins et les toboggans, constituaient les moyens de locomotion les plus prisés. On s'en servait pour aller à la chasse à l'orignal et à la pêche sur glace, pour aller couper du bois ou pour se rendre à la messe... Les pièces de vêtements autochtones, parfois adaptés à l'europpéenne, se révélaient également indispensables.

► Saviez-vous que les colons chausaient uniquement des mocassins de facture autochtone et une variante appelée « souliers de bœuf » ou « souliers mous » pour leurs déplacements en raquettes ? Les souliers européens n'étaient pas adaptés à cet usage. ■





LE WILD WEST SHOW DE 1885 À MONTRÉAL

L'histoire en direct ?

par **Danielle Léger**, bibliothécaire responsable des collections d'affiches et de programmes de spectacle, BANQ Rosemont-La Petite-Patrie, et **Sylvain Rivard**, artiste pluridisciplinaire spécialisé en art et culture des Premières Nations

Dans *La Presse* du 8 août 1885, le lecteur remarque une publicité accrocheuse : on donne six représentations à Montréal du célèbre spectacle *Wild West* de Buffalo Bill « pour la première fois en Canada ». Les palissades de la ville sont tapissées d'affiches racoleuses. Entre le 10 et le 16 août, en après-midi, près de 100 000 spectateurs affluent à Pointe-Saint-Charles, vers la piste de course de chevaux du Montreal Driving Park. Comme les cirques itinérants, la troupe du *Wild West* voyage par chemin de fer et signale son arrivée par un défilé dans les rues de la ville. Ce n'est ni la première visite, ni la dernière, d'une troupe de Buffalo Bill au Québec¹, mais celle-ci a une résonance toute particulière en contexte canadien.

DEUX FIGURES LÉGENDAIRES

Précurseur des films westerns tournés dès 1903, le *Wild West* de Buffalo Bill est une sorte de musée vivant à ciel ouvert où sont rejoués en rafale des épisodes marquants de la conquête de l'Ouest américain. Il détient un atout certain : les cowboys qui s'y produisent et les autochtones qui y « jouent aux Indiens » sont de réels protagonistes de l'histoire de la colonisation de l'Ouest américain. Ils prétendent jouer leur propre vie, mais tout y est simulacre. À peine abattus, cowboys, autochtones et bisons se relèvent sans tituber.

Parmi les Euro-Américains se détache William F. Cody – mieux connu sous le nom de Buffalo Bill –, directeur et vedette principale du spectacle. Figure ambiguë du pionnier, Cody est un habile éclaireur pour l'armée américaine et un prodigieux chasseur de bisons. Il tient en

bonne partie son savoir-faire des autochtones, mais reste fidèle à la « civilisation des Blancs ». Pendant son séjour à Montréal, il offre aux notables et aux représentants de la presse un repas sous la tente, à la mode du Far West, et va admirer la ville depuis une tour de l'église Notre-Dame.

À l'été 1885, le plus célèbre membre de la troupe issu des Premières Nations est sans conteste *Thatñánka Íyotake*, alias *Sitting Bull*. Figure magnétique et tragique du grand chef lakota qui résiste, il apparaît en ouverture du spectacle pour le tour de piste rituel. Il est manifestement en mission diplomatique. À Montréal, il reçoit reporters et spectateurs sous sa tente, accueille le public en soirée au Grand Central Museum (futur Théâtre Français), évoque les contacts de son grand-père avec les Canadiens français et rencontre André-Napoléon Montpetit, chef honoraire des Wendats.

Une séance photo au studio montréalais de William Notman en août 1885 nous a légué des portraits où les postures contrastées de ces deux acteurs d'une histoire encore récente sont révélatrices : l'un joue, l'autre pas. La notoriété de Buffalo Bill est le produit de récits, parfois fictifs, circulant sur le fil du télégraphe et sciemment amplifiés par la presse, les romans populaires, la publicité et les spectacles destinés aux publics de l'Est. Porté par sa réputation de guerrier et de défenseur de son peuple, *Sitting Bull* reste stoïque, attaché à son double rôle de chef spirituel et de leader politique. Le gouvernement américain lui interdira d'ailleurs de suivre la troupe du *Wild West* en Europe. ►



△ *Sitting Bull and Buffalo Bill*, portrait format cabinet publié au Wisconsin par David Francis Barry, vers 1897. Photographie réalisée par le studio William Notman à Montréal en août 1885. Collection de la Bibliothèque du Congrès, Washington.

1. Entre 1880 et 1899, des représentations de la troupe ont été recensées à Montréal, à Québec, à Sherbrooke, à Saint-Hyacinthe et à Trois-Rivières.

MONTREAL DRIVING PARK

—ENTREE par la RUE MILL—

Quelque chose de nouveau et de réellement grand.

Six Après-Midis seulement, commençant LUNDI, le 10 AOÛT à 3.30 hrs.

—PREMIERE FOIS EN CANADA—

La plus Grande Merveille du Siècle!

Representation Beau ou mauvais temps.

Buffalo Bill's



Wild West

Le Célèbre Chef SITTING BULL!
Sioux :et son état-major L'AIGLE BLANC et 52 braves
SEPT GRANDS COMBATS SIMULES : De
Fish Creek, Cut Knife et Batoche.

Admission, 50c. Enfants, 25c

Grande Parade dans les rues le 10 Août prochain à 10 heures a.m.

Des omnibus et autres voitures partiront du Bureau de Poste et de l'Hôtel Windsor pour transporter les passagers sur le terrain.

Voitures admises gratis.

d 241

CODY & SALISBURY.

▷ Publicité parue dans
La Presse, 8 août 1885, p. 7.

LA CONQUÊTE DE L'OUEST À LA CANADIENNE

Les guerres coloniales de l'Ouest ont eu une portée continentale. En témoigne l'épisode où Sitting Bull a trouvé refuge dans les Prairies canadiennes (actuelle Saskatchewan), entre 1876 et 1881, accompagné de 5000 Lakotas.

Du côté canadien de la frontière, la rébellion des Métis du Nord-Ouest a aussi marqué cette époque. En 1885, la troupe de Buffalo Bill joue à Montréal la bataille de Batoche qui scelle la victoire de l'armée canadienne, quatre mois à peine après cet événement. À cette époque, plusieurs Canadiens français appuient les revendi-

2. Estimés entre 9 et 11,5 millions à la fin du XV^e siècle, les autochtones d'Amérique du Nord ne sont plus que 250 000 en 1890.

La machine à illusions du *Wild West* est un divertissement de masse qui impose une vision nostalgique et violente de l'américanité.

cations des Métis et s'insurgent contre la condamnation à mort du leader Louis Riel. L'année suivante, une nouvelle vedette apparaît sur les affiches du *Wild West* : Gabriel Dumont, le combattant métis en exil aux États-Unis, joint à son tour la troupe pour évoquer les destins croisés des autochtones et des francophones en terre d'Amérique.

L'HISTOIRE EN DIRECT ?

La machine à illusions du *Wild West* est un divertissement de masse qui impose une vision nostalgique et violente de l'américanité. Orchestré au plus près de l'histoire, ce spectacle ambulante est une fabrique de figures légendaires et stéréotypées à une époque où les autochtones d'Amérique du Nord sont voués à disparaître. Pour ceux-ci, participer à ces représentations est une façon de survivre, d'entrer dans l'économie dominante. Pour certains, c'est aussi une façon de conserver du prestige et de tenter de diffuser des bribes de leurs cultures souvent dénaturées.

La cruelle conquête de l'Ouest, fruit d'une civilisation technique rythmée par l'extension du chemin de fer et l'occupation du territoire par les colons et leurs descendants, a entraîné la quasi-extinction des premiers occupants², de leurs cultures et des quelque 50 millions de bisons qui assuraient leur subsistance. Ce point de vue n'apparaît guère dans les pages des journaux de 1885, bercées par la fable du progrès et des héros, aveugles à ces mirages d'un monde sans merci qui nous invitent à une autre lecture de l'histoire. ■

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DÉDIÉ À LA DRAMATURGIE D'ICI

SALLE PRINCIPALE
DU 31 OCTOBRE AU 18 NOVEMBRE 2017

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU
CENTRE NATIONAL DES ARTS (OTTAWA), DU NOUVEAU
THÉÂTRE EXPERIMENTAL (MONTREAL), DU THÉÂTRE
CERCLE MOLIERE (WINNIPEG), DE LA TROUPE DU JOUR
(SASKATOON), EN COLLABORATION AVEC
LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

TEXTE JEAN MARC DALPÉ, DAVID GRANGER,
LAURA LUSSIER, ALEXIS MARTIN, ANDREA MENARD,
YVETTE NOLAN, GILLES POULIN-DENIS, PAULA-JEAN PRUDAT,
MANSEL ROBINSON, KENNETH T. WILLIAMS
MISE EN SCÈNE MANI SOLEYMANLOU AVEC CHARLES BENDER,
JEAN MARC DALPÉ, KATRINE DENISEY, GABRIEL GOSSELIN,
ALEXIS MARTIN, ÉMILIE MONNET, KRISTLE PEDERSON,
CHANCZ PERRY, DOMINIQUE PÉTIN, ANDRINA TURENNE

LE WILD WEST SHOW DE GABRIEL DUMONT



CE PROJET A ÉTÉ RENDU POSSIBLE GRÂCE AU SOUTIEN DU CONSEIL DES ARTS DU CANADA PAR L'ENTREMISE DE SON PROGRAMME NOUVEAU CHAPITRE, DU SÉCRÉTARIAT AUX AFFAIRES INTERGOUVERNEMENTALES CANADIENNES DU QUÉBEC ET DE GÉNÉREUX DONATEURS DE LA CAMPAGNE D'APPEL À LA CRÉATION DE LA FONDATION DU CNA, TELS QUE DONALD T. WALCOT

Centre national des arts
NTE
TCM
La Grange de la
Centre du théâtre d'aujourd'hui
Nouveau Opéra
Québec

Hydro Québec
LE DEVOIR
CALQ
Conseil des arts et des lettres du Québec
Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal

SUR LA PHOTO ÉMILIE MONNET, DOMINIQUE PÉTIN, CHARLES BENDER
STYLISME MARGAUX TABARY MAQUILLAGE CELUCA SEA DESIGN GAUTHIER PHOTOGRAPHIE CHRISTIANBLAIS.COM ASSISTE DE MARILOU CRISPIN

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI
— 3900 RUE ST-DENIS
MTL QC H2W2M2
514 282-3900

DOSSIER

◁ Le Wild West Show de Gabriel Dumont, affiche, Montréal, Centre du Théâtre d'aujourd'hui, 2017. Design : Gauthier. Photo : christianblais.com, assisté de Marilou Crispin.

L'HEURE DU CONTE

en langues autochtones à l'Espace Jeunes

par **Stéphanie Séguin**, bibliothécaire, Grande Bibliothèque,
avec la collaboration de **Sylvain Rivard**, artiste pluridisciplinaire
spécialisé en art et culture des Premières Nations

DOSSIER



△ Joan Grégoire, 2020.

L'Espace Jeunes accueille, depuis 2017, l'Heure du conte en français et en langues autochtones, dans le cadre de l'Heure du conte TD¹. En 2019 et en 2020, les artistes inuites Lydia Etok et Joan Grégoire ainsi que l'artiste innue Jani Bellefleur-Kaltush ont permis aux jeunes et à leur famille de découvrir des récits liés à leurs cultures par des activités enrichies de vocabulaire tiré de l'inuktitut et de l'innu-aimun. Ce recours aux langues autochtones permettait notamment d'introduire des réalités qui n'ont pas d'équivalent en français et de transmettre les noms donnés aux éléments du territoire par les Premiers Peuples.

Ces langues traditionnellement orales prennent leur sens dans les territoires qui les ont vues naître et révèlent les interactions ancestrales de deux peuples nomades avec leur environnement. Florent Vollant témoigne ainsi du lien entre la perte des activités traditionnelles et du territoire ancestral et la perte d'une langue : « La langue est très vivante, quand on est dans le Nord, quand on est sur la montagne, quand on est sur le lac, quand on est sur la rivière. La langue innue, quand elle devient sédentaire, elle meurt tranquillement. Les plus beaux mots sont de neige, de vent, de glace². »

L'Heure du conte témoigne de la culture orale, une tradition qui se poursuit dans la vie de nombreux Premiers Peuples.

Les Premiers Peuples ont subi un véritable génocide culturel dont une des conséquences est la vulnérabilité de leurs langues. Plusieurs ont appris la langue de leur peuple après le français ou l'anglais dans une démarche de réaffirmation identitaire. Ces langues n'ont par ailleurs pas été écrites avant la venue des missionnaires européens³, ce qui explique que tant de récits ne sont pas encore transcrits. L'Heure du conte témoigne de la culture orale, une tradition qui se poursuit dans la vie de nombreux Premiers Peuples, tout en montrant l'essor des livres sur les récits traditionnels et les écrits autochtones contemporains.



△ Jani Bellefleur-Kaltush, 2019.

Une grande partie des Innus et des Inuits qui vivent à Montréal doivent composer avec un grand défi d'adaptation. Ce n'est qu'une minorité d'entre eux qui parle couramment sa langue d'origine⁴. Pourtant, la volonté de se réapproprier sa culture, qui passe souvent par l'apprentissage de la langue, est bien réelle. L'Heure du conte, qui poursuit cet objectif, offre une introduction aux cultures innue et inuite, et permet un échange culturel par le biais de l'art.

La bibliothèque peut être un lieu où vivent les récits des peuples autochtones, un lieu de mémoire et de soutien à la préservation des langues autochtones, qui sont bien plus que des moyens de communiquer : elles sont le reflet de rapports uniques au monde. En ce sens, le rôle des bibliothécaires est de créer des collaborations basées sur le respect et de mettre en valeur les ressources anciennes et récentes de la bibliothèque. Avec les artistes invités, les responsables de l'Heure du conte préparent une mise en contexte pour accompagner la compréhension des récits : spécificités culturelles, savoirs ancestraux et adaptations qui ont mené au mode de vie contemporain, rôle des aînés dans les communautés, croyances, rapprochements interculturels, etc. Ceci doit être soutenu par un travail de recherche afin d'utiliser des informations et des documents qui respectent les artistes invités et les termes que ceux-ci privilégient pour s'identifier. ■

1. Depuis près de 10 ans, cette série d'activités populaire attire des jeunes de différentes communautés linguistiques.

2. Voir le texte d'une entrevue accordée à Bénédicte Filippi sous ici.radio-canada.ca/sujet/langue-innu/mot/document/nouvelles/article/1172356/mot-prefere-innu-florent-vollant. Consulté le 26 octobre 2020.

3. Les Inuits ont été poussés à développer une notation pour leur langue, l'écriture syllabique, alors que l'innu-aimun a plutôt été transcrit par les Européens, qui ont utilisé leur propre système d'écriture.

4. Les Innus, les Cris (Eeyous) et les Inuits sont parmi les communautés autochtones les plus présentes à Montréal.

À la rencontre de CHRISTINE SIOUI WAWANOLOATH

par **Catherine Ratelle-Montemiglio**, bibliothécaire responsable des collections d'estampes, de livres d'artistes et de reliures d'art, BAnQ Rosemont-La Petite-Patrie



△ Christine Sioui Wawanoloath, matrice utilisée pour l'œuvre *Andro & Gyne*, terre cuite gravée, 2004. Collection personnelle de l'artiste.

Les contributions de Christine Sioui Wawanoloath sont bien présentes depuis plusieurs années dans les collections de BAnQ. Il est possible de consulter plusieurs dizaines de ses ouvrages réalisés à titre

d'auteure ou d'illustratrice dans la Collection universelle ou encore à la Collection nationale. Depuis quelques années, on trouve aussi certaines de ses œuvres dans les collections patrimoniales d'estampes et de livres d'artistes.

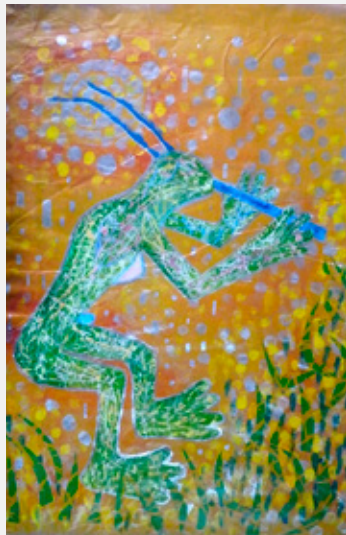
De peintre à sculptrice, d'illustratrice à auteure, Christine Sioui Wawanoloath est littéralement ce qu'on peut appeler une artiste multidisciplinaire. Née en 1952 à Wendake, elle est wendate par son père et abénakise par sa mère. Elle grandit à Odanak, dans la communauté de sa mère, dans une famille où la créativité est valorisée. Après plus de quatre décennies de travail dans plusieurs domaines et dans de nombreuses villes, elle est maintenant de retour dans sa communauté pour se consacrer exclusivement à ses projets personnels. En art comme avec les techniques d'impression, sa pratique rime avec expérimentation!

▷ Christine Sioui Wawanoloath, triptyque *Andro & Gyne*, estampes, acrylique et collage sur papier kraft, 2004. Collection personnelle de l'artiste.

Jaune – Le personnage de *Courtisage* est inondé d'une pluie de lumière rappelant la douceur de l'été. Les antennes qu'il arbore le relie, symboliquement, au Cosmos.

Rouge – La danse nuptiale prend également les couleurs d'une nuit estivale incandescente.

Noir – Finalement, le personnage perd ses attributs et redevient un esprit qui regagne le Cosmos en donnant naissance à deux êtres bien différenciés, d'où le titre du dernier tableau *Naissance de Andro junior et de Gyne juniore ou la séparation des sexes*.



« On raconte qu'à une époque antédiluvienne et sur tous les continents, l'univers mythique était peuplé de divinités androgynes. *Andro* ("homme" en grec) et *Gyne* ("femme" en grec) habitaient le même corps. »

« Je me suis inspirée d'un pétroglyphe datant de l'Âge de pierre trouvé en Amérique du Nord. Les caractéristiques féminines et masculines étaient clairement représentées sur le personnage. Il semblait tenir quelque chose dans ses mains, peut-être une flûte. Ce fut le point de départ du triptyque. Les anciens des peuples autochtones utilisaient la flûte pour faire la cour. » **CSW**

DE L'IMPRIMERIE COMMERCIALE...

AUX TAMPONS ENCREURS

Si la pratique de l'estampe traditionnelle ne fait pas officiellement partie de sa démarche artistique, on peut tout de même trouver des traces des principes généraux de l'art imprimé dans l'œuvre de Christine Sioui Wawanoloath, soit l'impression multiple d'une forme sur un support. Au fil de différents projets artistiques, elle apprivoise de multiples techniques qui, bien que respectant les principes d'une œuvre imprimée, se modulent à ses préoccupations créatives. Dans le cadre d'une exposition organisée par La Guilde canadienne des métiers d'art conjointement avec Terres en vues en 2004, elle expérimente en créant un personnage en terre cuite qui est gravé, puis brisé en morceaux pour permettre à l'artiste de donner vie à son personnage en variant la position des pièces. Enduits de peinture acrylique, les morceaux du personnage sont ensuite imprimés sur du papier kraft dans différentes positions. Cette expérience a donné naissance à un triptyque réunissant une série de trois monotypes intitulée *Andro & Gyne* qui est inspirée d'un pétroglyphe très ancien. Les références aux pétroglyphes, dessins gravés dans la pierre, ainsi qu'aux mythologies abénakise et wendate font souvent partie de ses créations, en particulier dans ses œuvres les plus personnelles.

Dans quelques-unes de ses œuvres peintes et illustrations, on peut également remarquer certaines formes répétitives servant de décor, des feuilles ou des nuages par exemple. Ces motifs sont formés grâce à des étampes que l'artiste crée elle-même, à partir de feuilles de mousse en polyuréthane ou de gommes à effacer. Cette stratégie créatrice utilisée par les estampeurs amateurs de pochoirs et de tampons encreurs lui permet de créer des univers oniriques et colorés qui sont sa marque de commerce. Le symbole qui fait office de signature que l'on peut voir sur ses plus récentes œuvres est par ailleurs lui aussi réalisé à partir d'un tampon encreur, rappelant l'utilisation de sceaux comme signature dans la tradition de l'estampe japonaise.

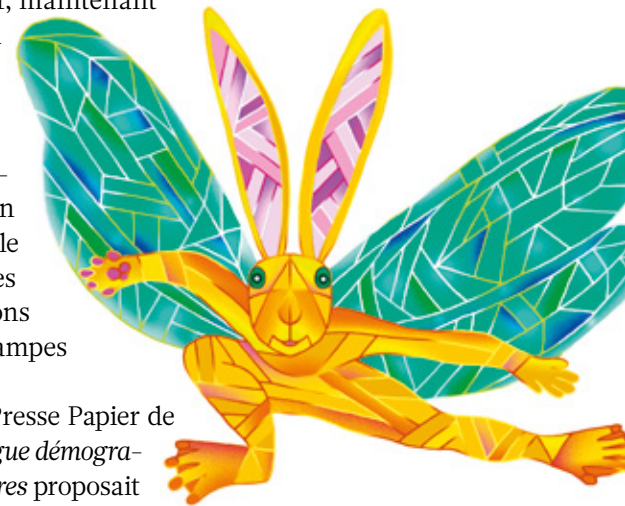


◁ Christine Sioui Wawanoloath, *La Montagne de l'Ours vert*, livre d'artiste, bois, nacre, perles de verre, peinture acrylique, métal, cuivre (couverture), 30,5 x 20,3 x 5 cm (fermé), 2005.

ESTAMPES ET LIVRES D'ARTISTES CONSERVÉS PAR BANQ

En 2005, on a pu voir à la Grande Bibliothèque un livre d'artiste unique créé par Christine Sioui Wawanoloath dans le cadre de l'exposition collective *Livres d'artistes - Images écrites des Premières Nations* organisée par Terres en vues. Il s'agit de *La Montagne de l'Ours vert*, un magnifique livre-objet interactif, maintenant conservé dans la collection personnelle de l'artiste. Quinze ans plus tard, c'est avec grand bonheur que nous pouvons à nouveau mettre en lumière son talent en publiant cet article et en présentant de récentes contributions aux collections de livres d'artistes et d'estampes de BANQ.

Organisé par l'Atelier Presse Papier de Trois-Rivières en 2017, *Vague démographique : mouvance des cultures* proposait une rencontre entre des artistes de différentes communautés autochtones et des membres de l'atelier. Est issue de ce projet une sérigraphie imaginée par la créatrice, *Éloge du vol de Michaboo*¹. Figure emblématique de la mythologie algonquienne aussi connue sous le nom de « grand lièvre », le personnage représenté a d'abord été dessiné à l'encre puis retouché à l'ordinateur. En effet, l'artiste a intégré l'informatique à sa pratique depuis plusieurs années déjà. Le transfert et l'impression en sérigraphie ont été accomplis grâce au savoir technique des artisans de l'atelier trifluvien. En somme, si l'on en croit son parcours unique marqué par l'originalité et l'expérimentation, on se doute que Christine Sioui Wawanoloath nous réserve de belles surprises dans les années à venir. BANQ tient à remercier l'artiste pour sa générosité. C'est avec beaucoup d'intérêt que nous suivrons sa carrière! ■



△ Christine Sioui Wawanoloath, *Éloge du vol de Michaboo*, œuvre numérique, 2017. Collection personnelle de l'artiste.

1. Voir *À rayons ouverts*, n° 102, p. 35.

JEAN-CHARLES COUTU, un juge engagé auprès des communautés autochtones du Nord-du-Québec

par **Yannick Valiquette**, technicien en documentation, BAnQ Rouyn-Noranda



△ Photographie officielle utilisée pour la brochure électorale de Jean-Charles Coutu lors de la campagne de Rouyn, 1973. BAnQ Rouyn-Noranda, fonds Jean-Charles Coutu (P277, S1, SS2, D3).

△▷ *La justice pour et par les autochtones*, Sainte-Foy, Ministère de la Justice, Comité de consultation sur l'administration de la justice en milieu autochtone, 1995.

En octobre 1974, le gouvernement libéral de Robert Bourassa met sur pied la première cour itinérante du Québec. Ce tribunal a pour mandat d'entendre les causes judiciaires des communautés criées et inuites en se rendant directement dans les villages. Ce projet innovant est lancé alors que les communautés autochtones connaissent de profonds bouleversements qui ont des effets sur leur vie sociale et politique. Une réflexion s'amorce alors sur les relations que les populations du Nord-du-Québec entretiennent avec le système judiciaire québécois et sur l'autonomisation par rapport à celui-ci. Au cœur de ces initiatives se trouve le juge Jean-Charles Coutu, dont l'engagement envers la justice et les collectivités a exercé une influence décisive sur l'audacieux projet de cour itinérante.

Jean-Charles Coutu est déjà très impliqué dans les milieux juridique, politique et communautaire lorsqu'il accepte le poste de juge pour la Cour itinérante du district judiciaire d'Abitibi, en 1974. Le tribunal que le juge Coutu préside a pour objectif premier de régler les litiges dans les communautés criées et inuites qui n'ont pas un accès équitable à la justice. Jusque-là, un accusé devait généralement patienter longtemps avant sa comparution en cour et parcourir de longs trajets en avion afin d'être entendu à Montréal, à Québec ou à Sept-Îles. L'absence de traducteur ou de témoins sur place complexifiait également les procédures.

Le juge Coutu et son équipe effectuent un premier voyage dans le Nord-du-Québec dès la création de la Cour itinérante en 1974. Le tribunal itinérant est habituellement constitué de huit personnes, dont un juge de la Cour provinciale ou du Tribunal de la jeunesse, un procureur de la Couronne, un procureur des services juridiques pour la défense, un agent de probation, un agent de service social et un interprète. En quelques jours, l'équipe réalise ses tournées en aménageant un tribunal temporaire dans une école, un centre communautaire ou encore un aréna. Entre 1974 et 1985, la Cour itinérante siège à plus de 300 reprises au nord du 49^e parallèle. À la fin de son mandat, Jean-Charles Coutu est devenu le premier juge à exercer dans toutes les communautés criées et inuites comprises entre la baie d'Hudson et la baie d'Ungava.



PLUS D'AUTONOMIE POUR LES COMMUNAUTÉS LOCALES

Outre ses travaux d'audience, la Cour itinérante agit en tant qu'intermédiaire dans les négociations entre les communautés autochtones et le gouvernement du Québec. C'est ce que le fonds Jean-Charles Coutu conservé à BANQ Rouyn-Noranda permet notamment de découvrir. Essentiellement constitué de documents liés au fonctionnement de la cour et à ses activités, ce fonds met en relief les efforts d'ajustement qui ont été réalisés lors de conférences et dans le cadre de comités de consultation, dont on trouve les traces dans de nombreux rapports. Parmi ceux-ci, notons *Proposition pour une participation plus active des peuples autochtones à l'administration de la justice*, dans lequel Jean-Charles Coutu exprime la nécessité d'octroyer plus d'autonomie aux communautés locales. Il s'agit d'une étape importante dans l'autodétermination de la justice autochtone, puisqu'un tel projet de réforme est alors inédit au Canada. L'implantation de la Cour itinérante et les efforts d'adapter le système judiciaire aux réalités autochtones ont positionné le Québec comme un précurseur dans le domaine. Par contre, l'application de ces nouvelles façons de faire s'avère timide. Conscient de la situation, Jean-Charles Coutu entame une consultation des milieux autochtones et soumet le rapport *La justice pour et par les autochtones* en 1995. Il y émet des recommandations visant à agir rapidement et de façon permanente afin

d'accorder aux autochtones une autonomie dans l'application de la justice. À la suite de la retraite du juge Coutu en 1997, la Cour itinérante poursuit ses activités dans le Nord-du-Québec. C'est toutefois sous la coordination de celui-ci qu'elle s'avère particulièrement marquante pour les précédents qu'elle a créés en matière d'administration de la justice pour et par les communautés autochtones du Québec et du Canada. ■

△ Participants à la réunion de la Cour itinérante à Rouyn-Noranda, 29 mai 1980. BANQ Rouyn-Noranda, fonds Jean-Charles Coutu (P277, S3, SS1, D1).



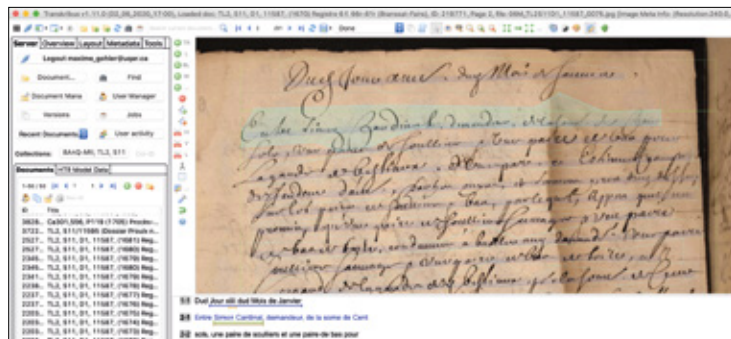
En 2017, Caroline Desruisseaux, étudiante en histoire à l'Université de Sherbrooke, a reçu une bourse du Programme de soutien à la recherche de BANQ pour sa maîtrise intitulée « La Cour itinérante au nord du 49° parallèle : un espace de négociations politiques sur l'autodétermination judiciaire autochtone entre le Québec et les communautés crie et inuit (1970-1989)¹ ». Dans le cadre de ce mémoire (déposé en 2018), elle a exploité le fonds Jean-Charles Coutu (P277), particulièrement les séries 2 et 3. Cette année, Caroline Desruisseaux a reçu une bourse de doctorat de BANQ pour un nouveau projet : « Les conflits environnementaux au Québec (1970-2014) – Représentations, identités et pouvoirs ». Elle compte maintenant exploiter de nombreux fonds gouvernementaux liés à l'hydroélectricité, à l'exploitation forestière, à la gestion uranifère et à la gestion de la chasse au caribou, des sujets importants pour les Premières Nations et les Inuits, de même que pour d'autres groupes militants.

1. L'article suivant, publié par l'auteure, reprend l'essentiel du deuxième chapitre de son mémoire de maîtrise : « L'autochtonisation de la justice saisie par la Cour itinérante au Nord-du-Québec (1972-1985) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 73, n° 3, hiver 2020, p. 31-55. <https://doi.org/10.7202/1070108ar>.

Nouvelle-France numérique

L'intelligence artificielle au service de la recherche

par **Jean-François Palomino**, coordonnateur, BANQ Rosemont–La Petite-Patrie, en collaboration avec **Maxime Gohier**, professeur d'histoire, Université du Québec à Rimouski, et **Guillaume Marsan**, archiviste-coordonnateur, BANQ Rimouski



< Transcription d'un document du fonds Bailliage de Montréal, conservé à BANQ Vieux-Montréal, dans l'application Transkribus.

▽ Jacques Nicolas Bellin, *Carte du cours du fleuve St. Laurent*, carte manuscrite (1 de 3), 1733?. Détail.



Une nouvelle révolution numérique est actuellement en cours dans le domaine de la documentation, grâce aux technologies de reconnaissance de l'écriture manuscrite, qui facilitent la retranscription automatisée de textes écrits à la main. Avec plusieurs millions de documents manuscrits dans ses réserves, BANQ s'apprête à expérimenter cette révolution par l'entremise de son implication dans le projet Nouvelle-France numérique.

Année après année, depuis plus de 20 ans, BANQ enrichit son offre numérique grâce à son programme de numérisation. En parallèle, elle tâche de rendre l'ensemble de ses contenus aussi accessibles que possible. Avec l'océrisation¹, maintenant appliquée de façon systématique aux documents imprimés numérisés, le potentiel de découvertes dans BANQ numérique a été vertigineusement démultiplié : il est maintenant possible de repérer des mots-clés dans le corps d'un texte. Grâce à la participation de BANQ au projet Nouvelle-France numérique, ce seront maintenant des manuscrits qui seront lus et transcrits automatiquement.

Financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et conçu à l'Université du Québec à Rimouski, ce projet table notamment sur la plateforme informatique Transkribus. À partir de modèles préparés par des chercheurs ou des archivistes familiers avec les sources du Régime français, l'outil parvient à transcrire avec un taux d'efficacité croissant les documents soumis à son traitement. Au cours des deux prochaines années, BANQ contribuera à ce partenariat en partageant les connaissances de son personnel sur les fonds et documents d'archives de la Nouvelle-France avec les chercheurs et en mettant à leur disposition les sources à modéliser et à traiter par le logiciel de transcription. Produites dans un format standardisé et extensible (XML-TEI), les transcriptions pourront être réutilisées et enrichies dans le cadre de recherches futures. Elles seront également intégrées dans les outils de recherche de BANQ, au bénéfice de tous les utilisateurs, y compris ceux qui sont peu familiers avec l'écriture manuscrite de l'époque de la Nouvelle-France. ■

1. Dérivé de l'abréviation anglaise OCR (*optical character recognition*), ce mot désigne le processus de reconnaissance des caractères imprimés.

À l'abri de l'oubli – Petit guide de conservation des photographies numériques

par **François David**, adjoint de la conservatrice et directrice générale des Archives nationales, BANQ Vieux-Montréal

Si certaines photographies personnelles méritent d'être rassemblées et conservées, il est inutile, voire impossible, de les conserver toutes sans distinction. BANQ a conçu un nouveau guide, rédigé par des archivistes, afin d'aider les gens à classer et à protéger leurs photographies numériques. Plus que tout autre type de documents, les photographies personnelles ont la fantastique capacité d'évoquer un passé plus ou moins lointain et d'émouvoir. Elles répondent aussi à un besoin de l'humain de laisser une trace de son passage aux générations futures.

Aujourd'hui, grâce aux appareils mobiles et à l'infonuagique, il est possible de produire et d'accumuler une formidable quantité de photographies. Par ailleurs, la destruction des photographies numériques est un geste irréversible dont les conséquences peuvent être regrettables. Il importe donc de bien les organiser et les classer afin d'être en mesure de les repérer et de les partager plus aisément. Il est aussi nécessaire d'assurer une conservation adéquate et de les garder dans des espaces numériques sécuritaires. Après tout, chaque vie est unique et les photographies en témoignent.

Les photographies personnelles ont la fantastique capacité d'émouvoir.

Les auteurs du nouveau guide *À l'abri de l'oubli* proposent dans un premier temps d'adopter de bonnes habitudes dès la création de photos numériques et présentent les principaux avantages et inconvénients liés à l'usage de l'infonuagique. Ils abordent ensuite la question délicate de la sélection des photographies. Quoi garder? Quoi détruire? Chacun est confronté à ces questions. Étape par étape, les auteurs suggèrent des trucs et des astuces simples pour faire les meilleurs choix. Une fois le tri et la sélection des photos effectués, le guide propose des solutions pour leur organisation. Un classement et une identification adéquats permettent de retrouver plus rapidement les images. Il existe sur le marché une grande quantité de supports informatiques pour conserver et protéger les photos numériques. Les auteurs mettent leurs lecteurs en garde contre les risques d'utiliser des supports moins stables que d'autres pour assurer une conservation à long terme des photos numériques.

Les auteurs font aussi part des risques liés à la publication de photos sur les médias sociaux. Ce geste qui peut sembler



anodin comporte pourtant des aspects légaux importants. Il est essentiel de connaître les grands principes à la base du cadre juridique en vigueur au Canada et au Québec en ce qui a trait au droit d'auteur et au droit à l'image ainsi que les responsabilités de chacun à cet égard. Enfin, le guide aborde sommairement les bonnes pratiques de numérisation de photographies sur papier et recommande quelques spécifications techniques à privilégier, notamment en ce qui concerne les formats de fichiers à utiliser et le niveau de résolution à atteindre.

Cette nouvelle publication est un complément au guide éponyme publié en 2008, qui propose une méthode simple et efficace pour classer et protéger les documents personnels et familiaux les plus courants. Ces deux documents sont disponibles en version numérique sur le portail de BANQ à l'adresse suivante : banq.qc.ca/archives/entrez_archives/archives_personnelles/. ■

BAnQ au temps de la COVID-19

par Marie-Michelle Hamel, chargée de mission au Bureau de la présidence et des affaires institutionnelles, Grande Bibliothèque



Le 14 mars 2020, alors que la pandémie de COVID-19 frappait le monde de plein fouet, BAnQ a dû fermer les portes de ses 12 édifices. Tout en contribuant à l'effort collectif contre la propagation de la maladie, ses équipes et sa direction demeuraient animées par la volonté inébranlable de maintenir le maximum de services possible pour la population du Québec.

Avec cet objectif en tête, des actions concertées et rapides ont été mises en œuvre. Celles-ci visaient à assurer une communication accrue, tant entre collègues qu'auprès du public, ainsi qu'une collaboration exemplaire avec les partenaires gouvernementaux. En font foi, entre autres, le don de tous les masques de protection dont BAnQ disposait au printemps afin de venir en aide au réseau de la santé, et la participation à plusieurs rencontres avec le ministère de la Culture et des Communications du Québec et d'autres organisations du secteur culturel.

Au même moment, le télétravail s'implantait à grande vitesse. Alors qu'à la mi-mars, 220 membres du personnel de BAnQ étaient outillés pour travailler à distance, des efforts colossaux ont permis de porter ce nombre à près de 500 en quelques semaines à peine. Cette efficacité a permis à BAnQ de rester présente pour celles et ceux qu'elle sert. Présente par l'adaptation et l'enrichissement de l'offre numérique, relatés dans la page qui suit. Présente, également, par la transformation du hall de la Grande Bibliothèque en halte répit pour les personnes en situation d'itinérance, à la demande de la Ville de Montréal et en collaboration avec l'organisme Exeko. Du 12 avril au 1^{er} juin, plus de 200 visiteurs ont profité de ce magnifique espace, dans le plus strict respect des mesures sanitaires.

Son efficacité a permis à BAnQ de rester présente pour celles et ceux qu'elle sert.

En parallèle à ces initiatives, tous les membres du personnel étaient à pied d'œuvre pour planifier la réouverture des édifices. Celle-ci représentait un défi logistique considérable, notamment pour la Grande Bibliothèque. Les équipes ont conçu et organisé un nouveau service de mise de côté des documents pour qu'ils soient prêts au moment de la visite de l'utilisateur. Ce fut un succès : en une semaine, pas moins de 13 000 réservations ont été effectuées par des usagers manifestement contents de retrouver leur Grande Bibliothèque le 2 juillet.

Les chercheurs de tous les domaines se réjouissaient tout autant de pouvoir de nouveau consulter les documents de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales dans les édifices de BAnQ à partir du 20 juillet. Le 1^{er} octobre, de nouvelles modifications relatives à l'accès aux édifices ont dû être apportées pour faire face à la deuxième vague de la pandémie, ce qui n'a pas empêché BAnQ de demeurer présente pour ses usagers. Si cette crise est éprouvante à de nombreux égards, elle pousse les équipes de BAnQ vers de nouveaux sommets de créativité et d'agilité. Voilà qui promet pour les années à venir. ■

Tendre la main au public pendant le confinement

par Claire Séguin, directrice de la recherche et de la diffusion des collections patrimoniales, BAnQ Rosemont-La Petite-Patrie



À la mi-mars 2020, qui aurait pu soupçonner l'ampleur des bouleversements qu'engendrerait la pandémie de COVID-19 dans toutes les sphères de la vie? Au lendemain de cet arrêt imposé, le personnel déployait sa créativité et son sens de la débrouillardise autour d'un même objectif : comment rester en contact avec ces milliers de citoyens qui fréquentent habituellement les édifices de BAnQ pour combler une multitude de besoins oscillant entre évocation nourrissante, élargissement des connaissances, apprentissage technique, apaisement des solitudes et autres.

BAnQ, déjà bien engagée dans la voie numérique, devait passer d'une marche rythmée au sprint pour transposer et bonifier son offre d'activités et de services en mode virtuel. Il fallait renforcer le socle technologique tant pour déployer le télétravail que pour accueillir les très nombreuses demandes d'abonnement. Il fallait aussi constituer rapidement des cellules de travail regroupant des membres aux habiletés complémentaires; rompre avec des habitudes éprouvées qui n'étaient plus compatibles avec les nouvelles conditions de pratique; créer un climat de collaboration indulgent favorisant l'expérimentation; acquérir de nouvelles habiletés de communication combinant la maîtrise des contenus et l'aisance technologique.

Pour fédérer une offre renouvelée, la porte d'entrée habituelle du portail a laissé place à une nouvelle page d'accueil, *BAnQ à la maison*, permettant de repérer aisément les documents sous toutes les formes accessibles à distance (romans, revues, journaux, films, livres audio, etc.) et des rendez-vous virtuels variés.

La traditionnelle Heure du conte côtoie des cours de guitare, des ateliers de modélisation en 3D, d'autres ateliers pour optimiser l'utilisation des bases de données ou pour initier les jeunes à la généalogie, une série *Bibliothèque vivante* pour un panorama des métiers présents à BAnQ, des rencontres avec des auteurs, etc. S'ajoutent à ces propositions des activités à réaliser à son rythme, comme le coloriage de reproductions de documents patrimoniaux, des jeux-questionnaires dont *Un jour, une découverte*, qui invite chaque jour à plonger dans l'histoire du Québec, des rendez-vous téléphoniques baptisés *Un brin de lecture pour les aînés*, et encore davantage.

Progressivement, le service de référence à distance s'est lui aussi bonifié en ajoutant à sa gamme de services des conseils de lecture personnalisés. Ont aussi été ajoutées des consultations virtuelles avec un bibliothécaire ou un archiviste pour une plus grande satisfaction des lecteurs insatiables, des chercheurs, des généalogistes et des citoyens en pause aux quatre coins du Québec.

Si les expériences imposées des derniers mois ont démontré aux équipes de BAnQ que le numérique ne peut remplacer les rencontres en présence avec ses publics, elles les ont aussi convaincues de la puissance du rayonnement virtuel et de l'effet bénéfique de les conjuguer lorsque arrivera l'accalmie sociale et sanitaire. ■



△ *Levi Dumaluk* [Les faiseurs de kayak],
estampe, gravure sur pierre, 45 x 61 cm,
Povungnituk, Société coopérative
de Povungnituk, 1983.

Estampe utilisée dans le cadre de l'activité
ludoéducative *Un jour, une découverte*.

Initiatives en éducation

Démarches auprès de peuples autochtones pour le projet NTNI

par **Mélie Lagacé**, conseillère externe aux relations autochtones pour la Direction des services éducatifs



◀ Musée des Abénakis d'Odanak, visible à partir de l'outil « Explorer » sur la plateforme NTNI.

Depuis sa création, la plateforme *Notre territoire, nos identités* (NTNI) ne cesse d'évoluer, au rythme des collaborations variées qui permettent d'enrichir le projet. Récemment, BANQ a innové pour contribuer à la réussite éducative à l'échelle provinciale, en créant un processus de collaboration et d'écoute avec les Premières Nations et les Inuits. Rappelons-le, la plateforme NTNI permet aux enseignants du Québec d'explorer le territoire québécois à travers les collections d'objets culturels de BANQ.

Afin de réfléchir à une représentation égalitaire des Premières Nations et des Inuits sur la plateforme NTNI, l'institution a communiqué avec plusieurs membres des communautés autochtones du Québec et produit, en collaboration avec ceux-ci, un rapport intitulé « Pour une représentation égalitaire des identités québécoises au sein de la plateforme *Notre territoire, nos identités* ». De ce rapport découlent des recommandations basées sur l'écoute, l'inclusion et la cocréation avec chacune des Nations. Pour donner suite au rapport, BANQ a fait appel à deux professionnelles de l'éducation afin d'élaborer un modèle de collaboration. Celui-ci permettra de faciliter la cocréation de projets éducatifs et leur approbation par BANQ et ses partenaires du milieu scolaire des Premières Nations et québécois. Un partenariat a également été noué avec la chercheuse Émilie Deschênes, professeure à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue en enseignement en milieux autochtones. Sur la plateforme NTNI, les noms des Nations et des communautés autochtones sont ajustés progressivement pour refléter le choix des communautés.

NTNI détient un véritable potentiel pour créer des ponts entre les Premiers Peuples et le reste de la population du Québec. Par sa porte d'entrée, une carte géographique très simple, on accède à des fiches pédagogiques et à des documents culturels qui incitent à l'interaction et favorisent le dialogue. La plateforme évolutive NTNI est maintenant prête à entamer une nouvelle phase qui vise la cocréation de contenus produits par des autochtones et l'intégration de ceux-ci à la plateforme. Ces contenus prendront principalement la forme de capsules documentaires rattachées à chaque communauté. Dans une représentation inclusive du Québec, ces différentes capsules permettront aux jeunes autochtones de prendre la parole et de partager leur vision du monde. Ceci véhiculera une image actuelle de la jeunesse autochtone et participera à démystifier les croyances. Il est important de développer l'esprit critique des jeunes générations et d'offrir des outils pédagogiques favorisant les réflexions collectives en salle de classe, afin d'enrichir l'enseignement et de créer des discussions ouvertes avec tous les élèves du Québec. ■

Réouverture progressive de la Grande Bibliothèque, 2 juillet 2020.



Les défis de la pandémie

par **Michel Defoy**, rédacteur et concepteur Web, Grande Bibliothèque

Depuis le début de 2020, un certain virus oblige la planète à réorganiser, voire à réinventer, la plupart de ses sphères d'activité. Prise dans le tourbillon de la COVID-19, BANQ a fait preuve de souplesse et d'agilité pour s'ajuster. À preuve, le témoignage de deux employés qui ont vécu les effets de la pandémie en ligne et sur le terrain : Jean-François Lécaudé, technicien principal en informatique, et Emily Fodale, alors technicienne principale en architecture.

Quel rôle avez-vous joué dans le plan d'urgence déployé à la mi-mars et dans les mois qui ont suivi ?

JFL : L'équipe de soutien informatique a été sollicitée au premier jour du confinement. Il était essentiel que la majorité des employés de BANQ puissent avoir accès au réseau informatique. Nous avons donc communiqué avec nombre d'entre eux à domicile pour les aider à configurer leur ordinateur personnel. Après la réouverture des édifices au personnel au début de juin, nous avons fourni des ordinateurs portables à près d'une centaine de personnes, en commençant par celles qui sont affectées aux services téléphoniques. Nous en avons profité pour installer une application de téléphonie leur permettant d'utiliser leur ordinateur comme un téléphone.

EF : Personnellement, j'ai contribué sur le terrain à la réouverture de la Grande Bibliothèque dans le respect des directives gouvernementales. J'ai notamment conseillé et assisté les chefs d'équipe dans l'aménagement de tentes extérieures. Puis, nous avons élaboré un système de file d'attente et j'ai aidé à la conception et au déploiement de panneaux de protection en plexiglas adaptés aux comptoirs de services pour tous les édifices de BANQ.



Quel est le défi le plus exigeant que vous ayez dû relever pendant cette période ?

JFL : Nous ajuster à la diversité des outils informatiques utilisés par nos collègues a été un beau défi, notamment en raison de l'âge de ces outils. Nous avons été confrontés à différentes versions de Windows et de produits Mac, et même au système d'exploitation Ubuntu et à des tablettes Android. Certaines personnes n'étaient pas administratrices de leur ordinateur, ce qui évidemment posait problème pour l'installation des applications. Nous avons dû également adapter les bureaux virtuels infonuagiques aux besoins des membres du personnel et créer une version qui satisfasse tout le monde.

EF : Je retiens deux défis majeurs que nous avons rencontrés : il a fallu réagir rapidement et nous avons dû nous adapter à la situation ainsi qu'aux nouvelles normes et contraintes.

Quels sont les atouts dont BANQ disposait pour faire face à l'adversité ? Et que retient-on de cette expérience pour le futur ?

JFL : Nous avons une équipe de services informatiques mature et dévouée qui a été généreuse de son temps et de ses efforts. La plateforme Citrix, que nous avons déjà, a été utilisée dès le premier jour du confinement et a rapidement été améliorée. Nous avons pu compter également sur un réseau privé virtuel (Forti) qui a été utilisé pour les ordinateurs fournis par BANQ. Nous avons heureusement une bonne réserve de portables qui ont été d'un grand secours. Comme nous avons maintenant une meilleure idée des outils nécessaires pour affronter une crise, je pense que nous resterons vigilants pour pouvoir les déployer rapidement.

EF : Un des atouts dont nous disposons est notre capacité d'adaptation rapide à de nouvelles normes et situations. Le travail d'équipe, la communication et la coordination entre les différentes unités sont aussi très importants dans ce genre de situation. ■

Comptes rendus de lectures

par **Manon Beauchemin, Jenny Desjardins et Michèle Lefebvre**, bibliothécaires, Grande Bibliothèque

MICHEL LE BRIS Pour l'amour des livres

Paris, Bernard Grasset, 2019 – ISBN 978-2-246-81846-5



Les livres ont enchanté l'enfance et la vie de l'écrivain Michel Le Bris. Il exprime toute sa gratitude envers les auteurs et les personnages qui l'ont marqué, ainsi que pour les personnes qui ont cru en lui. De ses premiers coups de cœur littéraires (*Le Rhin*, de Victor Hugo, *L'appel de la forêt*, de Jack London, etc.) jusqu'aux auteurs dont il est devenu spécialiste (notamment Robert Louis Stevenson), Le Bris sait communiquer son enthousiasme. Il revient sur ses rencontres avec des libraires passionnés à Bruxelles, à Paris ou à San Francisco, qui lui ont ouvert de nouveaux horizons. L'auteur nous entraîne dans les recherches et les voyages ayant mené à certaines de ses publications. Il partage aussi ses réflexions sur le romantisme et les rapports entre la littérature et d'autres disciplines, comme la linguistique et les sciences humaines. Un livre qui donne envie, comme le dit Michel Le Bris, de *fictionner* le monde pour mieux l'habiter. **MB**

MIKE THOMSON Syria's Secret Library – Reading and Redemption in a Town Under Siege

New York, Public Affairs, 2019 – ISBN 978-1-5417-6762-1



Journaliste à la British Broadcasting Corporation, Mike Thomson nous amène dans la Syrie de 2012 à 2016, lorsque la ville de Daraya est assiégée. Tout est en ruine et les quelques citoyens qui restent dans la ville peinent à se nourrir. Mais il n'y a pas que les ventres à remplir... l'âme aussi a besoin de nourriture. C'est pourquoi une horde de jeunes hommes déploie une énergie insoupçonnée et font preuve d'ingéniosité pour récupérer les livres qui se trouvent dans les maisons abandonnées et à moitié détruites afin de constituer une bibliothèque secrète. Véritable fenêtre ouverte sur le monde, dans la clandestinité il va sans dire, la bibliothèque rassemble des citoyens animés d'une grande soif de paix et de liberté. Grâce à de nombreuses entrevues réalisées à partir de Londres (à l'aide de Skype et d'autres applications mises à mal par la faiblesse du réseau), Mike Thomson a appris à connaître les jeunes gens qui s'occupent de la bibliothèque, mais également les usagers qui la fréquentent : enseignantes, dentiste, soldats, enfants et autres. Avec une plume empreinte de bienveillance et d'admiration, il nous raconte l'histoire de la bibliothèque secrète, mais surtout celle de ceux qui la chérissent et la tiennent à bout de bras, courageux et infatigables lecteurs. **JD**

MARCEL LAJEUNESSE, ÉRIC LEROUX ET MARIE D. MARTEL (DIR.) Pour une histoire des femmes bibliothécaires au Québec – Portraits et parcours de vies professionnelles

Québec, Presses de l'Université du Québec, 2020 – ISBN 978-2-7605-5251-7



Jusqu'à maintenant, les études sur l'histoire des bibliothèques québécoises s'étaient assez peu préoccupées de ses acteurs, et encore moins de ses actrices. En relatant la carrière de sept femmes bibliothécaires d'exception du début du XX^e siècle à aujourd'hui, ce collectif à la fois érudit et agréable à lire corrige le tir de belle manière. En parcourant les chapitres qui suivent l'ordre chronologique de ces carrières, on mesure le chemin parcouru par les femmes dans le milieu du travail, de leur difficulté à être reconnues à leur juste valeur à l'acceptation de leurs compétences professionnelles. L'ouvrage permet également de suivre la professionnalisation croissante du métier de bibliothécaire tout au long du XX^e siècle ainsi qu'en parallèle à l'enseignement de la bibliothéconomie au Québec. Il éclaire enfin le développement de nos bibliothèques municipales, scolaires et universitaires. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie permettant de poursuivre la découverte. **ML**

Traces d'un document disparu

La carte aux bâtons des jeunes Iroquoiens

par **Alban Berson**, cartothécaire, BANQ Rosemont—La Petite-Patrie

Il existe des documents extrêmement rares. Certains sont même uniques : les manuscrits (par définition), mais parfois aussi des imprimés. Enfin, il y a une autre catégorie de documents, la plus frustrante pour l'historien : ceux dont on sait qu'ils ont existé, mais qui ont disparu. C'est le cas de la copie de la deuxième plus ancienne carte autochtone en Amérique du Nord effectuée par Jacques Cartier, qui n'a jamais été reproduite.

Le 11 septembre 1541, lors de son troisième voyage, le Malouin et ses compagnons cherchent à contourner les « sauts » [nos rapides de Lachine] qui barrent la voie fluviale vers ce qu'on appelle alors le « Saguenay ». Ce nom correspond non pas au Saguenay actuel, mais aux rives du lac Ontario. Cartier rapporte dans sa relation de voyage qu'une fois à terre, sur la rive sud, les Français suivent un sentier battu en direction des rapides. Ils tombent sur un lieu habité par des Iroquoiens où on leur fait bon accueil. Encouragé par cette affabilité, le capitaine explique son problème par des gestes et des paroles. Quatre jeunes hommes accompagnent alors les Français vers un autre village situé en face d'un autre « saut ». Selon les jeunes autochtones, celui-ci est le deuxième des trois qu'il y a à franchir avant que le fleuve soit à nouveau navigable. Pour expliquer plus clairement la configuration du cours d'eau, ils entreprennent de dresser une carte en disposant sur le sol une ligne de bâtons qui représentent le fleuve et ils placent en travers des branches symbolisant les « sauts ». Cartier en conclut qu'il n'y a que six lieues à parcourir par voie de terre entre le premier et le troisième « saut ». Ce dernier correspond vraisemblablement au segment des rapides situé un peu en amont de Kahnawake. Le capitaine reproduit la carte aux bâtons des Iroquoiens sur papier.

Le premier éditeur de la relation de voyage de Cartier, l'Anglais Richard Hakluyt, commet un oubli irréparable dans son livre. À la suite du récit de la rencontre de l'explorateur avec les jeunes Iroquoiens, Hakluyt ajoute : « *Vient ensuite le dessin des trois sauts* ». Malheureusement, ledit dessin, basé sur la copie de la carte aux bâtons effectuée par Cartier, est omis et ne sera jamais reproduit nulle part. En 1587, Jacques Noël, le neveu de Cartier qui a accompagné son oncle en 1541, déplore le manque de fidélité d'une carte récemment parue. Il regrette notamment que cette carte situe incorrectement le lac Ontario pourtant clairement indiqué par les Iroquoiens¹. Noël, qui a bien vu la carte aux bâtons, a manifestement toute confiance en la représentation du territoire produite par les autochtones puisque lui-même n'a jamais vu le lac Ontario.



◀ Richard Hakluyt, *The Principal Navigations Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation* [...], 2^e édition en 3 vol., Londres, George Bishop, Ralph Newberie, Robert Barker, 1598-1600, vol. 3, p. 235.

LES AUTOCHTONES ET LA CARTOGRAPHIE

Si, au cours des siècles suivants, les autochtones contribuent abondamment à la cartographie du continent, on ne connaît pas de carte géographique de réalisation autochtone antérieure aux premiers contacts avec les Européens. C'est pourquoi on a dit que cette manière de représenter l'espace avait été importée par ces derniers. Après tout, en 1541, les Iroquoiens entretiennent des échanges avec des Français depuis des années déjà. On sait par exemple que lors de son premier voyage dans le golfe du Saint-Laurent en 1534, Cartier mentionne y avoir croisé un navire de La Rochelle. Une transmission précoce de la pratique cartographique est donc envisageable.

Toutefois, l'absence de carte intrinsèquement autochtone ne signifie nullement qu'aucune forme de cartographie n'était pratiquée en Amérique précolombienne. Les autochtones peuvent avoir développé des procédés de représentation du territoire, tels que la carte aux bâtons des jeunes Iroquoiens, sans ressentir le besoin de consigner ces informations sur des supports durables. Le récit de Cartier présente la carte aux bâtons comme une initiative des jeunes gens et cette spontanéité suggère une certaine familiarité avec une forme de cartographie, fût-elle éphémère. ■

1. Alfonse, Jean et autres, *Voyages de découverte au Canada*, entre les années 1534 et 1542, Québec, William Cowan et fils, 1843, p. 99.

Our gentle, darling, good, unselfish brother

par **Julie Roy**, archiviste-coordonnatrice, BAnQ Sherbrooke

En mars 1872, Noel Hill Bowen quitte précipitamment Québec pour se rendre à Chicago, terre d'exil. Accusant un désastre financier, il fuit ses nombreux créanciers. Le départ est si soudain que sa famille lui envoie par train une grande malle contenant une garde-robe complète. Son amie intime, Ernestine Blanchet, est atterrée : « J'étais tellement désespérée que je voulais me laisser mourir », lui écrit-elle le 1^{er} avril 1872. Elle ajoute : « Si j'avais su que c'était ce voyage-là que vous me proposiez, je n'aurais pas mis grand temps à plier mes malles ».

Mais que s'est-il passé dans la vie de cet homme autrefois prospère ? Noel Hill Bowen est issu d'une illustre famille de la ville de Québec. Son père, Edward Bowen, a été le premier juge en chef de la Cour supérieure du Québec. Son frère, George Frederick Bowen, fut le premier maire de Sherbrooke. Ses beaux-frères sont des membres prestigieux de la communauté anglophone : Edward Hale, politicien ; Edward Lewis Montizambert et William Bell, avocats ; Alexander Carlisle Buchanan, haut fonctionnaire en immigration. Devant tant de succès professionnels (plusieurs d'entre eux s'enrichiront grâce à la spéculation foncière dans les Cantons-de-l'Est), comment peut-il en être autrement pour Noel ? Il semble que des investissements dans une compagnie de ciment soient à l'origine de sa faillite personnelle en 1869. Dans les années qui suivent, ses nombreuses propriétés sur l'île d'Orléans et à Québec sont vendues. Puis survient son exil en mars 1872 à Chicago, où il décède le 6 décembre de la même année, à l'âge de 44 ans.

En lisant sa correspondance personnelle, nos yeux butent sur le chassé-croisé calligraphique de sa sœur, Alice Bowen. Au départ, on croit à un procédé économique : écrire plus sur moins de papier. Pourtant, le verso de certaines pages demeure vide. Ensuite, on pense à une technique pour dissimuler le discours :

▷ Dernière lettre d'Alice Bowen à son frère Noel Hill Bowen, 29 novembre 1872. BAnQ Sherbrooke, fonds Famille Bowen (P4).

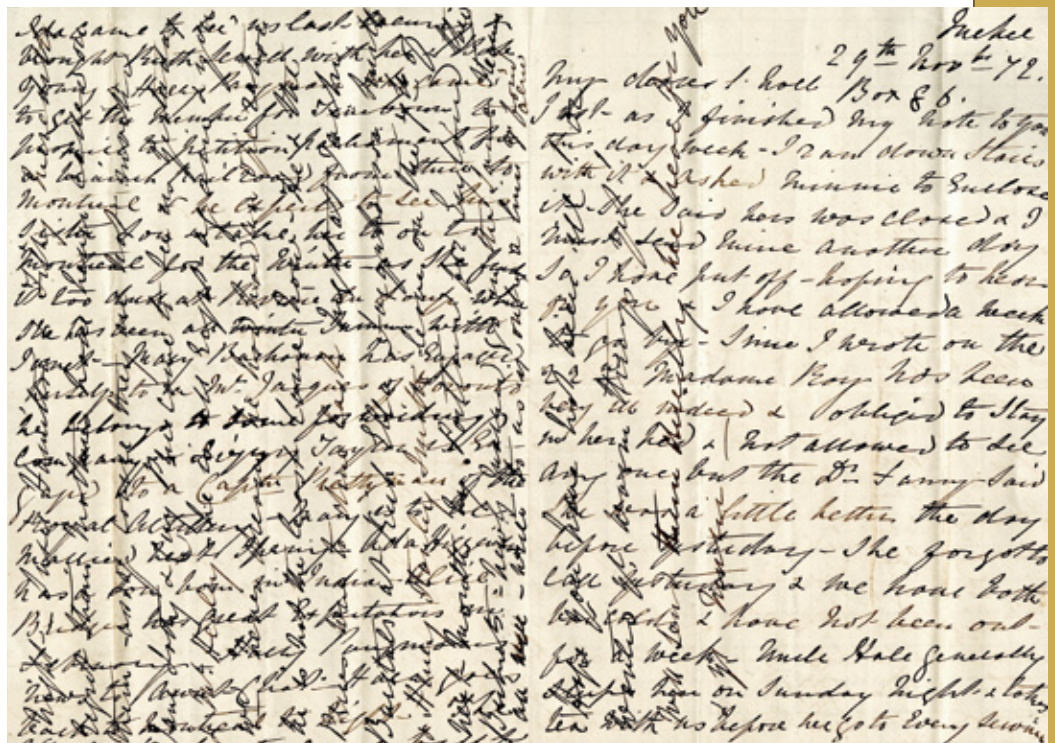


△ Armoiries de la famille d'Edward Bowen, 29 janvier 1820. BAnQ Sherbrooke, fonds Famille Bowen (P4). Détail.

on cherche le détail énigmatique, l'aveu qui explique tout. Là encore, nous avons tout faux puisqu'aucun secret ne se cache derrière ces écritures transversales. Par contre, le lecteur armé de patience y déchiffre des mots d'une grande tendresse : « *Our gentle, darling, good, unselfish brother, loved by us on beyond telling and dearest to us than life itself* » [28 mars 1872] ; « *I would gladly have died to save you from what has happened* » et « *you have been through a terrible fire* » [5 avril 1872] ; « *Never are you absent from our thoughts for 5 minutes* » [31 mai 1872]¹. Les mots de réconfort ne dévoilent rien de plus.

Le mystère demeure à de nombreux égards sur la dernière année d'existence de Noel Hill Bowen : quelle réelle menace pesait sur lui ? Pourquoi n'a-t-il pas été sauvé par sa puissante famille ? Qu'est-ce qui a causé son décès ? Outre la correspondance entretenue entre Noel et sa famille au cours de son exil, le fonds Famille Bowen contient la liste de ses dettes ainsi que le verbatim de son initiation en tant que franc-maçon à la Grande Loge du Québec. ■

1. « À notre doux, bon, généreux et cher frère, que nous aimons plus que les mots ne peuvent le dire, et qui nous est plus précieux que la vie elle-même » [28 mars 1872] ; « J'aurais volontiers donné ma vie pour t'épargner ce qui t'est arrivé » et « tu as traversé une terrible épreuve » [5 avril 1872] ; « De nos pensées tu n'es jamais absent, même pas cinq minutes » [31 mai 1872].





Acquis en janvier 2020, le fonds FrancoFolies de Montréal témoigne de la préparation des spectacles, de leur conception à leur réalisation. Les archives portent sur les réalisations scéniques du festival et témoignent de la présence de différents artistes, notamment Robert Charlebois, Patricia Kaas, Marjo et Dédé Fortin. Le fonds contient environ 14 mètres linéaires de documents de gestion (dossiers financiers, contrats d'artistes, de réalisateurs ou de concepteurs, licences et notes de travail) et d'exploitation du festival (plans de scènes, feuilles de route). Il comprend également 605 enregistrements vidéo touchant 127 productions réalisées entre 1989 et 2009, ainsi qu'environ 1000 photographies.

L'union fait la force

L'Union des municipalités du Québec (UMQ) est née en 1919, dans un contexte favorisant une réforme urbaine, notamment par la poussée de l'industrialisation. Avec les populations grandissantes en zones urbaines, les municipalités devaient planifier de nouveaux services tels que l'approvisionnement

en eau potable et en gaz et l'éclairage des rues. Elles ont senti le besoin de se regrouper afin de partager leurs préoccupations et de se doter d'un outil efficace de représentation auprès du gouvernement. Depuis le début de son existence, l'UMQ contribue à améliorer la gestion municipale québécoise par ses interactions avec les autorités gouvernementales.

Acquis en août 2019, le fonds Union des municipalités du Québec témoigne de plusieurs grands dossiers touchant notamment l'aménagement et l'urbanisme, la culture, les loisirs et le développement économique. Le fonds contient 41 mètres linéaires de documents de gestion (procès-verbaux, correspondance, rapports annuels, cahiers de résolutions, communiqués, mémoires et discours) et de documents relatifs à des comités techniques et à des commissions d'étude, telle la Commission de l'électricité de la Province de Québec. Il contient aussi des photographies de personnalités impliquées dans les actions de l'organisme, des enregistrements sonores de discours de maires et de ministres, ainsi que des captations vidéo effectuées lors d'événements.

△ Les directeurs de l'Union des municipalités de la province de Québec, programme souvenir du Congrès annuel de l'Union des municipalités du Québec, du 22 au 28 juin 1925. BANQ Vieux-Montréal, fonds Union des municipalités du Québec (P10001).



△ Notice du fonds Cossette Communication Marketing dans l'outil de recherche Advitam de BAnQ.

Un fleuron de l'entrepreneuriat québécois

En 1964, Claude Cossette et Jacques Dupuis fondent, à Québec, Cossette et Dupuis graphistes conseils. En 1972, l'entreprise se transforme en agence publicitaire sous le nom de Cossette Associés Communication Marketing. Entre 1974 et 1985, la compagnie crée des filiales et ouvre des bureaux à Montréal, Toronto et Vancouver; c'est la première agence publicitaire québécoise à percer sur le marché canadien anglophone. En 1999, Cossette devient une société à capital public et entame une phase d'expansion nationale et internationale. Puis, elle redevient une société privée en 2009.

Le fonds Cossette Communication Marketing témoigne de l'envergure de ce fleuron québécois ayant œuvré dans le domaine du graphisme, des communications et du marketing. Il regroupe un éventail de documents permettant de comprendre l'ensemble du processus de création d'une campagne publicitaire depuis la présentation d'une proposition et la signature d'une entente jusqu'au produit final, quelle qu'en soit la forme. De l'exploration du fonds se dégagent la culture et la structure de l'entreprise, ainsi que le rôle important que jouent les employés dans les liens avec les clientèles.

▷ Michel Depatie, « Émy St-Onge – Autoportrait », photogravure, dans *Ashu-takusseau*, album d'estampes, 56 x 38 cm, Val-David, Atelier de l'île, 2019.

Nouvelles des collections en arts visuels

Le début de l'année 2020 a été foisonnant en ce qui concerne l'acquisition d'œuvres en arts visuels. Les recommandations de trois comités ont permis d'enrichir les collections d'estampes, de livres d'artistes et de reliures d'art.

Parmi les 159 estampes provenant de 34 artistes présentées aux experts en janvier dernier, une mention « coup de cœur » a été attribuée à l'œuvre *Ashu-takusseau* de Michel Depatie. Celle-ci se présente sous la forme d'un coffret de bois comprenant une série de 20 photogravures réalisées en 2019. Il s'agit d'un regard croisé entre des photographies stéréotypées d'autochtones en habit traditionnel et des autoportraits actuels réalisés par des personnes de diverses communautés des Premiers Peuples. On en retient que le projet suscite des réflexions sur la représentation et l'autoreprésentation, l'objet physique et le monde virtuel, ainsi que sur la pratique de la photographie en général.

Pour ce qui est des livres d'artistes, 79 œuvres ont été évaluées, ce qui a permis d'analyser la démarche de 44 artistes. Soulignons que 11 d'entre eux déposaient une œuvre auprès de BAnQ pour la première fois. Impressionnés par la qualité des propositions, les membres du comité ont attribué de nombreuses mentions « coup de cœur » : à *Complément à l'épaisseur du papier* de Sarah Bertrand Hamel, à *À la claire fontaine* de Marie-Ève Bouchard, à *Période révolutionnaire* de Samuel Breton, à *Rose désarroi* de Jacques Fournier (Éditions Roselin)



ainsi qu'à trois œuvres de Lucile de Pesloüan, publiées sous le nom de Shushanna Bikini London, *Ce que je sais de moi – Et toi, que sais-tu de toi ?*, *Le chat sort du sac* et *Quoi l'amour ?*. Ces créations uniques permettent de voir le talent d'ici s'exprimer dans une grande variété de techniques artistiques et de types de publication, allant du livre d'artiste luxueux aux sympathiques fanzines.

Quant aux reliures d'art, le programme annuel d'acquisition a permis l'achat de neuf nouvelles œuvres réalisées avec grande maîtrise par des artisans contemporains. Comme d'habitude, toutes les propositions ont été scrupuleusement analysées tant du point de vue de la technique que de la démarche artistique. Le travail de deux relieurs a été souligné par les membres du comité : celui de Cécile Côté pour sa reliure réalisée en 2019 sur l'ouvrage *In Memory of the World*, ainsi que celui de Lucie Morin pour son travail effectué en 2018 sur le livre *Marbling – A History and a Bibliography*.

Une remarquable affiche illustrant les relations entre la France et le Canada

Imaginez un convoi motorisé effectuant une quarantaine d'escales sur les routes de France pour faire connaître les produits canadiens. C'est à faire connaître cette impressionnante opération de relations commerciales et diplomatiques entre la France et le Canada qu'a servi l'affiche du Train-Exposition canadien, une exposition qui, dit-on, a attiré cinq millions de visiteurs. Depuis le port de Montréal, les marchandises canadiennes ont franchi l'Atlantique et transité par le port du Havre. Construit pour cet usage par la compagnie Renault, le matériel roulant a été mis à la disposition des exposants canadiens par les autorités françaises. Il comptait une trentaine de camions et de remorques dotées de vitrines d'exposition, notamment celles du Canadien National et du Canadien Pacifique.

Cette tournée a été organisée à l'initiative d'un Montréalais. En écho à l'exposition ambulante qui avait circulé sur les chemins de fer canadiens en 1921 pour mettre en valeur des produits français, le sénateur Charles-Philippe Beaubien récidive



◀ Gordon K. Odell, *Train-exposition canadien*, affiche, 113 x 83 cm, s. l., s. é., vers 1923.

deux ans plus tard en orchestrant cette réplique en territoire français entre juillet et septembre 1923. Après un trajet de 4500 kilomètres et un détour par la Belgique, l'exposition s'enrichit de dioramas et s'installe entre les murs de l'Orangerie du Jardin des Tuileries, au cœur de Paris, jusqu'en décembre de la même année.

Sur l'affiche, deux figures féminines symbolisent la France et le Canada. Marianne arbore son traditionnel bonnet phrygien et un bouclier aux couleurs de la République française. Du côté canadien, une jeune paysanne couronnée de feuilles d'érable s'appuie sur une gerbe de blé. Elle désigne les attraits de son pays, de Montréal aux montagnes Rocheuses.

Il s'agit fort probablement d'une œuvre de jeunesse de Gordon K. Odell. Né à Sherbrooke en 1903, Odell s'est fait connaître entre les années 1920 et 1950 par ses illustrations, ses publicités de vêtements pour le fabricant montréalais Tooke Brothers et ses affiches de propagande de la Deuxième Guerre mondiale. L'exemplaire de l'affiche acquis par BANQ a été acheté auprès d'une maison d'enchères parisienne et porte un tampon du Département de la Seine de la Troisième République. Près de 100 ans plus tard, il s'ajoute à la collection patrimoniale d'affiches de BANQ, à Montréal, pour mieux témoigner de cet épisode de l'histoire des relations entre la France et le Canada. Il est, en quelque sorte, revenu à bon port. ■

Bourses de résidence de création en art littéraire

Fruit d'un partenariat entre LOJIQ [Les Offices jeunesse internationaux du Québec], Terres en vues et BANQ, deux bourses seront bientôt offertes à de jeunes autochtones qui souhaitent mener une résidence de création littéraire dans les édifices de BANQ. Ne manquez pas l'appel à candidatures diffusé sur le site des trois partenaires au cours de l'hiver 2021.





Michel Depatie, « Luzi – Papago (1907) », photogravure, dans *Ashu-takusseu*, album d'estampes, 56 x 38 cm, Val-David, Atelier de l'Île, 2019.